

A BATONS ROMPUS

Molière a dit "qu'il était fort difficile de contenter son père et tout le monde." En ce saint temps de carême, où nous avons tant de prédicateurs distingués, et aussi tant de conférenciers qui essaient de se distinguer du commun des mortels, je me dis qu'ils seront fort difficiles, les *ceusses* qui ne seront pas contents, satisfaits.

En effet, nous en avons à toute sauce, maigre et grasse, et on nous en promet encore d'autres.

Or, après chaque sermon ou conférence, j'entends des gens et je lis des journaux, qui, tous, *cherchent la petite bête*.

Comment trouvez-vous le père Untel ?

Pas mal... pas mal... mais sa voix est rude... son geste n'est pas magistral, et on lui envoie une gaffe... parce qu'il est moins fort que le Père Gaffre, qui, lui, *savait les envoyer*...

Et le conférencier Untel ?...

Pas mal non plus, mais il cabriole trop autour de M. de Labriolle.

Comme on le voit, il y aura toujours des *casseurs de sucre*.

Tout ça c'est *ben* beau, dit le bonhomme Baptiste, en allumant sa pipe ; on voit bien que ces gens-là, ont *tâtés* à l'école, mais *batêche*, ça ne vaut pas le député *ce par cheux* nous, ni le curé de *not'* paroisse.

Le bonhomme a raison car, aujourd'hui, c'est plutôt la forme que le fond qu'on recherche, et on juge un orateur plus par ses gestes que par ses paroles. C'est tellement vrai, que beaucoup de gens vont au sermon, à la conférence, voire même au théâtre—pardon !—uniquement pour voir la mise en scène, pour étudier la diction, les effets oratoires... pour ensuite les copier.

Aussi, les entendez-vous dans la vie publique, dans les salons et conversations, prononcer certains mots avec un roulement de tonner-r-r-e et appuyer sur les finales avec le sans-gêne d'un malotru qui vous écrase les pieds. Et si vous leur en faites charitablement la remarque, ils se drapent d'une indignation tragique et vous répondent :

—Mais, mon cher, c'est ainsi qu'on *pr-r-rononce* à la chaire... *eu*, à la tribune... *eu*, au théâtre... *eu*...

C'est possible, même vrai, mais dans la vie ordinaire on ne doit pas parler comme un orateur, de même qu'on ne doit pas marcher comme on marche au théâtre.

Quand le grand Berryer demandait un verre d'eau à son domestique, un prétentieux au beau langage aurait pu prendre le serviteur pour le grand orateur.

Quand donc aurons-nous ici un cours d'élocution et de prononciation... vrai ?

Dans les soirées de famille qu'on donne au Monument National, on a coupé *Les crochets du père Martin* pour les besoins de la cause. C'est-à-dire que Dame Critique a coupé de ses ciseaux. Cela me paraît aussi barbare que le *Télémaque* revu, corrigé—et j'ajoute amoindri—qui m'est dernièrement tombé sous la main. Du haut de sa dernière demeure, de ces sublimes Champs-Élysées qu'il a si admirablement décrits et qu'il doit habiter, le charitable archevêque de Cambrai a dû rire, mais je doute que les auteurs des *Crochets* aient la même magnanimité.

Voyez-vous d'ici un monsieur qui couperait le bout du nez d'une statue de Phydias, sous prétexte que ce nez lui déplaît. Ce serait à lui couper les bras, tout comme on l'a fait à la Vénus de Milo, parce que, comme disait Calino à son fils... elle se mettait les doigts dans le nez.

Cette coupe qui pourrait s'appeler *Coupe Nationale*, me fait tout autant rêver que les mêmes mots : *Coupe Nationale* qui s'étalent pompeusement, à titre d'annonce, sur une maison de la rue Saint-Denis.

Passant dernièrement avec un Français, fraîchement débarqué, devant la dite maison, il me demanda si c'était un établissement pour la coupe des arbres ou

des cheveux. Comme je n'en savais rien, nous nous adressâmes à un agent de police qui nous dit que c'était là qu'on jouait aux cartes.

—Ah ! je comprends, s'écria le Français... c'est là qu'on... coupe.

Mû par un sentiment de haute et noble philanthropie, Messieurs les hôteliers, dans une de leurs réunions, ont crié haut et ferme contre les loteries qui appauvrissent et démoralisent le peuple.

Nous ne saurions trop les applaudir, car, en effet, les loteries sont une des plaies de notre époque. On joue sur tout.

Nous préférons que ce soit la loi qui intervienne en pareille matière, car, non seulement nous connaissons beaucoup d'hôteliers qui jouent, mais presque tous ont des boîtes à attrape-sou, qui pour la cure par l'électricité, qui pour entendre un air de musique, qui pour voir des photographies plus ou moins... hum !... et nous nous demandons si, en leur âme et conscience, les hôteliers ne prêchent pas pour leur paroisse, car chaque billet de loterie représente un verre de bière ou de whiskey.

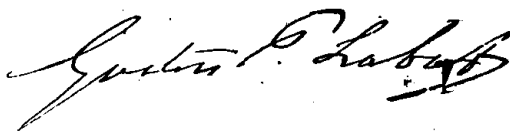
Or, comme de deux maux il faut toujours choisir le moindre, je me demande s'il ne vaut pas mieux acheter un billet de loterie plutôt que de le boire...

En homme d'impartialité et de progrès, le général Hutton, nouveau commandant de la milice, a émis l'idée que messieurs les officiers militaires devraient à l'avenir, apprendre la langue française. Bravo ! général, le pays vous en sera reconnaissant. C'est un signe de progrès de notre époque, car il y a vingt ans je soumettais la même idée dans *La Revue Militaire Canadienne*, que j'avais fondée, idée qui m'a valu des ennemis, et revue qui est tombée depuis dans des mains anglaises. Si je signale ce fait, c'est qu'il y a à Ottawa des ministres, des sous-ministres et des aspirants ministres qui mangent chaque jour du Canadien, parce qu'ils ne le comprennent pas. Ils devraient pourtant se rappeler ce que Jos. de Maistre a dit du Pape : "Celui qui en mange en creve."

Un voile noir vient de tomber sur la scène tragique et sanguinaire du drame de Saint-Canut. Maintenant que ce sombre dénouement a satisfait la justice des hommes, entourons d'une paix silencieuse les condamnés qui ont payé leur dette. Si je dis cela, c'est qu'on voit encore au Monument National—monument qui ne devrait contenir que nos gloires Canadiennes—on y voit, dis-je, l'annonce et le tableau du meurtre de Saint-Canut.

À l'intérieur, on voit même le drame de Rawdon, le meurtrier de Valleyfield, côtoyant Mgr Fabre, le regretté Mercier, notre sainte Jeanne d'Arc et toutes les gloires qui ont fait le Canada.

Tout cela est de fort mauvais goût.



M. FÉLIX FAURE, DÉCÉDÉ

(Voir gravure)

Nous reproduisons aujourd'hui la scène de la mort de M. Félix Faure, président de la République française, décédé si inopinément dans la nuit du 16 au 17 février dernier.

Lorsque nous avons annoncé sa mort, nous avons exprimé notre espoir qu'il aurait eu un prêtre à ses derniers moments. Nous avons lu avec une réelle émotion, le récit que nous a donné *La Croix* de Paris, d'une interpellation à la Chambre des Députés de Paris, interpellation faite par un franc-maçon s'indignant de voir le corps du président passer par Notre-Dame de Paris—pensez donc, une église dédiée à la

divine Mère, toute bonne, toute compatissante, même pour les malheureux francs-maçons qui reconnaissent leur erreur !

Cette interpellation donna lieu à une attestation sous serment de M. Le Gall, le secrétaire particulier du président ; et cette attestation, publiée dans les journaux de Paris, dit que le président demanda deux fois le prêtre, et cela deux heures avant sa mort !—On se rappelle qu'il n'a été malade que trois heures, et sans connaissance seulement une demi-heure : de 9½ à 10 heures du soir.

Ce sont des médecins qui ont empêché M. le curé de la Madeleine de l'administrer : il est bon d'établir les responsabilités de chacun. Ce fut M. l'abbé Renault, vicaire à Saint-Philippe du Roule, qui donna l'absolution *in extremis*.

Le Bon Dieu aura vu la bonne volonté du président, qui d'ailleurs nous dit la *Croix*, a récité le *Notre Père*, s'arrêtant précisément à ces mots après lesquels il n'en a plus prononcé aucun autre : "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés..."

Les francs-maçons de la Chambre des Députés en furent pour leurs frais—et Dieu aura pardonné à son serviteur—!

LE NOUVEAU PRÉSIDENT

(Voir gravure)

Nous publions aussi, en ce même numéro, le portrait du nouveau président de la République française, M. Loubet, de son épouse, de sa mère : car il a le bonheur de posséder encore sa mère.

Sera-t-elle Véturie, et Mme Loubet agira-t-elle comme Volumnie, quand il sera question de sauver Rome et la France ? C'est ce que nous verrons. Mais nous savons que M. Loubet, malheureusement, *est bien loin d'un Coriolan* !

Le nouveau Président de la République française est né à Marsanne (Drôme).

Il est âgé de soixante et un ans.

Il fut avocat à Montélimar, conseiller municipal de cette ville et enfin maire.

Révoqué de cette fonction le 16 mai 1877, il y fut rétabli aussitôt. Conseiller général du département de la Drôme depuis 1871, il a été à diverses reprises président de cette assemblée.

Aux élections générales législatives de 1876, il fut élu député de l'arrondissement de Montélimar.

À la Chambre, M. Loubet prit place à la gauche républicaine. Il fut l'un des 363 députés qui refusèrent leur confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu en 1877 et en 1881. Il posa ensuite sa candidature en 1885 lors du renouvellement du Sénat et fut élu sénateur de la Drôme.

M. Loubet devint ministre des travaux publics dans le premier cabinet Tirard, du 12 décembre 1887 au 3 avril 1888.

Il fut chargé, le 20 février 1892, de former un cabinet après la chute de M. de Freycinet. Le 28 novembre 1892, le cabinet Loubet tombait sur l'interpellation de M. Delahaye, (scandales du Panama). M. Loubet conserva le portefeuille de l'intérieur jusqu'au 10 janvier 1893, dans la combinaison Ribot, qui suivit. Il donna sa démission et fut remplacé par le président du conseil le 7 janvier 1894 et réélu sénateur de la Drôme.

Le 10 janvier 1896, M. Loubet fut élu président du Sénat en remplacement de M. Challemel-Lacour et il a été réélu chaque année à ces hautes fonctions.

Ayons des qualités pour en faire usage, non pour en faire parade.—CH. ROZAN.

Il me semble que je n'ai été qu'un enfant jouant sur le bord de la mer et trouvant, tantôt un caillou plus poli, tantôt un coquillage plus joli que les autres, tandis que le vaste océan de la Vérité s'étendait inexploré devant moi.—NEWTON.